

GIDE ET LA JEUNESSE

GIDE ET NOS VINGT ANS

par

Robert HERAL

Dans mon Carnet Brun, le nom d'Abdré Gide n'apparaît pour la première fois qu'à la fin de 1951, à l'époque de sa mort. J'allais sur mes vingt-cinq ans et je ne souviens pas l'avoir lu auparavant: le cheminement de mon existence n'aurait guère pu faciliter une rencontre de ce type.

Lorsqu'au printemps de 1944, nanti de la première partie du baccalauréat, je rejoins le Maquis de Séverac-le-Château(1), au terme de deux années de Résistance urbaine, mes seules lectures d'adolescent très pauvre n'ont visé que des œuvres classiques, je veux dire scolaires: pas de livres chez nous; quant à la Bibliothèque Municipale, voisine du Musée Fabre, je n'y allais que pour recevoir mon lot de tracts à distribuer ou les ordres de mission.

Ma naïveté - ce qu'on appelait alors patriotisme, sans s'embarrasser d'idéologie - ouvrit une parenthèse de quatre années, qui se referma sur un lit d'hôpital militaire. Mes vingt ans, je les ai eus, très loin, dans le Tonkin insurgé, sur un autre lit, blessé, fiévreux, l'esprit vidé. Aucune chance de rencontrer là André Gide, mais Malraux, oui, et Montherlant, et Farrère.

Rapatrié d'urgence, ma première convalescence, je la passais en Bavière, à étudier et à écrire - lorsque les forces revenaient, entre deux crises(2). Car François Daumas, l'égyptologue, qui avait été mon professeur de lettres classiques en seconde au Lycée de Montpellier, et dont l'amitié agissante accompagna ma période guerrière, m'avait presque convaincu de "remettre ça", id est de me préparer aux épreuves de la seconde partie du baccalauréat...

Donc, ce n'est qu'en 1951, au cours d'une nouvelle hospitalisation en sanatorium, que j'aborde l'univers gidien, et par la bande; j'avais toutefois vu le film réalisé sur le thème de La Symphonie pastorale, et commencé d'enranger des documents sur Gide, au même titre que sur d'autres auteurs, en constituant des dossiers qui s'entassaient dans ma "librairie". Le livre de Claude Mauriac(3) décida de ma vocation gidienne: heureux garçon, grandi dans l'intimité de deux écrivains illustres, notant, avec quelque mérite, leurs "conversations", soir après soir, et d'ailleurs nullement "ridicule" auprès de ces grands hommes;(sans l'avoir jamais rencontré, j'ai suivi les travaux et les combats de ce Mauriac, et je ne comprends toujours pas les raisons de la morgue dérisoire à son encontre d'une certaine "Intelligentsia" parisienne...). Puis, le petit volume de Roger Martin du Gard(4) et le numéro spécial d'hommage de la N.R.F.(5) "conditionnèrent" mon approche du continent Gide: j'avais maintenant vingt-cinq ans - ce qui élargit le cadre strict de cette rubrique.

A l'instant, réunissant ces souvenirs, il m'apparaît que mon "entourage" d'alors ne me prédisposait aucunement à cette vocation: F.Daumas, maître et ami respecté, détestait Gide et tout ce qu'il appelait : "la littérature d'exhibition" (Peyrefitte et compagnie). Ce n'est pas lui qui m'eût enseigné le chemin des Nourritures et des Caves!

Un autre professeur - et ami estimé - d'une merveilleuse érudition, aussi écrivain corsucant et fin comparatiste, André Lebois, ne perdit pas une occasion de maltraiter l'auteur de la "laborieuse plaisanterie" du Prométhée. Cette opinion m'importait.

Maurice Pottecher, dont je fréquentai assidûment les dix dernières années de la longue vie, ne voulut jamais me parler de Gide, sinon pour déplorer les promesses non tenues - selon lui - des Cahiers d'André Walter.

Le quotidien du Québec auquel j'adressais des chroniques régulières refusa, malgré l'amitié attentive de son rédacteur-en-chef, L.P. Robidoux, tous les papiers sur Gide - comme aussi sur Voltaire, voués à l'enfer romain.

Le cher Delteil lui-même, pourtant incapable de la moindre animosité, quoique malmené par le Journal de Gide(6), ne fit d'autre allusion qu'à la similitude "mongoloïde" du crâne de son ami Henry Miller avec celui de Corydon.

Les seuls encouragements que je reçus en l'occurrence me vinrent du poète acadien G.de Saix; cette influence, trop didactique, ne faisait pas le poids.

Au fond tout avait concouru à m'occulter l'accès à l'oeuvre d'A.Gide. Bien que de même origine languedocienne - je suis né à quelques rues de distance du Jardin des Plantes où il aimait à se promener dans la compagnie de Paul Valéry, et tout près de la demeure bourgeoise de celui-ci-, une enfance précaire, dénuée de tendresse et même d'affection, l'acharnement aux études (unique moyen d'en "sortir" à cette époque pour un fils du peuple), une éducation cornélienne: devoir, patrie, morale, des événements où un sang trop vif me précipita, les premiers succès et une promotion inespérée pour l'enfant que j'étais encore, le "climat" des armes - ô Psichari ! -, l'enthousiasme d'une expédition présentée comme "libératrice", tout cela avait peu de rapports avec la pensée et l'oeuvre d'A.Gide; sur le moment du moins. Car la maladie et la souffrance m'ont vite ouvert les yeux; et, après la colère née d'images atroces: un peuple insurgé pour qui l'autre, c'est le diable, et qui tue, et qui mutilé, et qui saccage (même l'Institut Pasteur d'Hanoï), les heures, les jours, les nuits, les semaines d'hôpital amenèrent l'inévitable et salvatrice réflexion, en réveillant d'autres images: ce même peuple opprimé, humilié, dépouillé (une "main" de bananes pour une piastre dévaluée). De retour en Europe, la conversion se mit en marche: les maladrresses, l'incurie, les mensonges de nos princes hâtèrent l'accouchement d'une conscience. Si bien que la lecture, la découverte des livres de Gide, principalement de ses oeuvres de "combat" et de témoignage - l'oeuvre lyrique me fascine moins - rencontrèrent "un esprit" déjà "prévenu"; et le Journal, sans cesse repris, jamais abandonné, demeura la référence.

Pourtant je suis à peu près sûr que je n'aurais pas aimé l'homme, l'individu André Gide; les gens amoureux des circonlocutions, fuyants, hésitants, prolixes de réticences (je ne dis pas de contradictions) répugnent à ma nature abrupte, directe et souvent impulsive. Le Gide du moins que me montrent les notes de la Petite Dame ou la Correspondance avec Dorothy Bussy, documents a priori fiables et point trop "littéraires".

Mais je sais aussi qu'on épouse rarement les femmes qu'on aime passionnément - sans doute pour préserver la part du rêve; et si mes carnets de ces années-là mentionnent fréquemment les Barrès, Bernanos, Chamfort, Montherlant, ces noms en sont peu à peu disparus, tandis que celui d'A.Gide s'installe. D'ailleurs, dès le 23 mars 1944 (je n'ai

encore rien lu de lui), cette réflexion: "Ce qui m'attire, c'est l'acte gratuit. Le bien pour le bien, et non en vue de la récompense" est déjà en partie gidienne. Puis, le 5 janvier 1952, en sanatorium, après la première approche: "Quelque mieux. Je me reprends à lire et c'est Gide qui réussit ce tour de force, Gide dont on ne cesse de dénoncer l'influence négative sur la jeunesse !" Avant le trop plein(21 janvier): "Gide: son entretien constant depuis des semaines, me lasse. J'étouffe dans cet univers...et ma curiosité, qui était grande, s'émousse...Domage".

Gide et mes vingt-cinq ans, ce ne fut donc pas le coup de foudre, ce ne fut pas le choc; mais l'affermissement, par la connaissance critique de ses livres, d'une pensée et d'une opinion engagées sur une voie qui n'a pas dévié. Et le début d'une présence active, de plus en plus proche, fraternelle, exigeante aussi, dans une existence d'homme fondamentalement asocial, en marge: autre paradoxe gidien.

NOTES:

1. Voir ma Révolte du sang, 1953.
2. Mes lectures de ce temps se nomment: Pascal, Rousseau, Gandhi et le Télémaque de Fénelon !
3. Conversations avec André Gide, 1951.
4. Notes sur André Gide, 1951.
5. Novembre 1951.
6. Voir mes Témoins, 1982. Par ailleurs l'auteur a donné jadis au B.A.A.G. une étude intitulée: "Gide et la Montagne".

NOS AMIS PUBLIENT:

PREMIERE EDITION COMPLETE
DES OEUVRES DE
CHARLES-LOUIS PHILIPPE

illustrée par Jacky Poinson

Les Amis du Théâtre Populaire de Montluçon

Les Editions Ipoméé

Elle comportera quatre tomes, dont une préface de 300 p. consacrée à la biographie et à la présentation de l'oeuvre par David ROE, professeur à l'université de Leeds, auteur d'une thèse sur C.-L. Philippe, Membre de l'A.A.A.G. Commandes aux Amis du Théâtre Populaire de Montluçon, chez: Mr et Mme COUDERC, 51 route de l'Hermitage. Prémilhat-03410 Domérat. Parution prévue pour fin mai 1986.